

que pour le bien de l'âme; 2° se combattre en n'y pensant pas si souvent, ni si longtemps, ni si fortement, sacrifiant et abandonnant tout à DIEU, malgré le déchirement de cœur qu'on sent durant la violence de ces sacrifices; penser qu'après tout il n'y a qu'une seule chose de nécessaire, et que, pourvu que la grande affaire aille bien, tout le reste ira comme il plaira à DIEU. Ce sont des affaires de quatre jours, ou plutôt de vrais riens et des bagatelles, qui passent comme des éclairs, et sans retour. Faisons comme les gens du monde, quand ils ont une affaire de la dernière importance où il s'agit de leur honneur, de leur vie, de leur bien, et de tout, comme ils disent : ils ne pensent alors, jour et nuit, qu'à cette importante affaire; ils négligent tout le reste, parce que tout le reste ne leur paraît rien en comparaison. Apprenons, dit JÉSUS-CHRIST, apprenons des enfants des ténèbres comment nous devons agir, nous qui sommes des enfants de lumière.

Souvenez-vous que la retraite et la solitude qui nous sauve, n'est pas l'extérieure, qu'on peut avoir même au milieu du monde; mais c'est l'intérieure, la retraite de l'esprit et du cœur : de l'esprit, en bannissant les pensées et les soins superflus, tâchant de ne s'occuper que de DIEU; du cœur, qui sait gémir, s'humilier et soupirer fréquemment en vue de DIEU, et qui cherche à se détacher peu à peu de toutes les créatures, pour s'attacher uniquement au Créateur. Lui seul est véritablement, et tout le reste n'a de réalité qu'autant qu'il se rattache à l'être de DIEU. Par conséquent, les intérêts purement temporels, les affaires, les honneurs, les plaisirs et les souffrances de ce bas monde ne sont que des ombres, des fantômes, des apparences d'être, de vrais riens.

LETTRE VI

A LA SŒUR ANNE-MARGUERITE BOUDET DE LA BELLIERE

Attachements trop sensibles.

Ma très chère fille en Notre-Seigneur,

Je ne puis assez bénir DIEU de ce grand désir d'être à lui sans réserve, qu'il vous donne, et du courage qu'il vous inspire pour lui faire bien des petits sacrifices et modérer vos attachements les plus innocents. O ma chère Sœur, que DIEU vous a bien éclairée là-dessus, et combien de dangers vous éviterez si vous êtes fidèle à suivre cette lumière! Nous ne voyons malheureusement que trop de personnes faisant profession de piété donner dans ce piège et s'interdire par là tout progrès. Sous prétexte qu'il n'y a point de péché dans les attachements qu'elles se permettent, elles s'y livrent sans scrupules, et mettent par là des obstacles invincibles aux grâces et aux communications de DIEU. Son pur amour voudrait remplir et embraser leurs cœurs; mais comment cela se pourrait-il faire, tant que ces cœurs sont distraits par de vains amusements et remplis du misérable amour de quelque créature? Vous savez combien ce piège faillit être funeste à sainte Thérèse; et certes, après un pareil exemple, vous ne pouvez trop vous tenir sur vos gardes. Continuez donc à vous détacher de plus en plus, et je vous promets qu'à mesure que votre détachement ira croissant, vous éprouverez un plus grand attrait pour DIEU, pour l'oraison, pour le recueillement, pour la pratique de toutes sortes de vertus. Car, quand un cœur est vide, DIEU le remplit,

et alors on fait tout sans peine et avec goût, parce qu'on le fait avec amour; or vous savez que l'amour rend tout facile et adoucit toutes les amertumes.

LETTRE VII

Même sujet.

Ma chère Sœur,

Laissez-moi vous exposer, en toute sincérité, une crainte qui me préoccupe à votre sujet. Il me semble que vos relations trop fréquentes avec votre nombreuse famille et avec les autres personnes du dehors opposent un sérieux obstacle à votre avancement. Prenez garde qu'en voulant faire du bien aux autres, vous ne vous fassiez du mal à vous-même. Plus obligé que vous par ma vocation de conserver des rapports avec le monde, je vous avoue pourtant que je me trouve très bien pour mon âme d'avoir restreint, autant que possible, ces rapports. Depuis que je suis ici, je n'ai fait que les visites nécessaires, et j'évite autant que possible d'en recevoir. A tous ceux qui me viennent voir, je parle de Dieu, du salut, de l'éternité; c'est la règle que s'était prescrite saint Ignace et dont il affirmait s'être toujours très bien trouvé. S'ils goûtent ces discours, ils en profiteront, et leur visite n'aura pas été un temps perdu; s'ils ne les goûtent pas, ils ne reviendront plus, ou du moins reviendront rarement et me laisseront plus de temps pour les œuvres de mon ministère. C'est en vain que nous espérierions faire quelque progrès dans la vertu tant que nous aurons l'esprit rempli des bruits du dehors, et le cœur préoccupé des intérêts temporels.

La première condition de la vie intérieure est le recueillement. Je ne saurais trop vous engager à restreindre vos rapports, et à suivre la méthode de saint Ignace dans ceux que vous croyez devoir conserver.

Cette règle ne convient à personne mieux qu'à une religieuse obligée à la retraite par sa vocation. Loin de s'en étonner, le monde ne pourra qu'être édifié de la fidélité avec laquelle elle y conformera sa conduite. Si, au contraire, elle était trop répandue au dehors, le monde en serait scandalisé, et elle perdrait, dans ses rapports inutiles avec les hommes, toutes les grâces qu'elle aurait pu acquérir dans ses rapports avec Dieu.

LETTRE VIII

A LA SŒUR MARIE-HENRIETTE DE BOUSMARD

Activité de caractère.

Je voudrais, ma chère Sœur, que vous comprissiez bien tout le mal que peut vous faire et que vous fera infailliblement l'excessive activité de votre caractère, tant que vous ne l'aurez pas complètement soumise à l'empire et à la direction de la grâce. C'est là un de ces défauts que le monde prend pour des vertus, et qui n'en sont pas moins très funestes à l'avancement de l'âme dans la voie de la sainteté. L'activité naturelle est l'ennemie de l'abandon, sans lequel, comme je vous l'ai dit souvent, il n'y a pas de perfection véritable; elle prévient, empêche ou gêne toutes les opérations de la grâce, et substitue dans l'âme qui s'y livre l'impulsion de l'esprit propre à celle du divin Esprit. Il n'est pas douteux, en effet, que cette impétuosité, avec laquelle on se livre

aux bonnes œuvres, ne naisse d'un fond secret de confiance en soi-même, et d'une présomption irréfléchie, qui nous fait croire que nous faisons ou pouvons faire beaucoup. Oh! combien nous serions plus modestes et plus réservés, si nous étions constamment pénétrés de cette vérité indubitable que nous n'avons rien en propre que le pur néant, une impuissance entière à tout bien, et une espèce de toute-puissance pour le mal! Pour nous guérir et pour arracher de nous cette mauvaise racine si féconde en imperfections et même en péchés, il faut bien du temps et beaucoup de moyens. Voici ceux que je vous recommande le plus : 1° Nous bien convaincre, à force d'expériences passées et présentes, de ce qu'est notre impuissance et notre misère, afin de nous défier peu à peu de nos propres opérations, jusqu'à en sentir une espèce d'horreur. 2° Réprimer l'excès de notre activité extérieure, en faisant toutes nos actions sans ardeur ni précipitation, tout bellement et doucement, comme dit saint François de Sales. 3° Dans tous nos exercices spirituels faire de même, et mortifier toujours la première ardeur qui nous porte à quelque bonne œuvre que ce soit, pour ne l'entreprendre que par le pur Esprit de DIEU, et par le seul mouvement paisible de la grâce. 4° Quand nous prions et traitons intérieurement avec DIEU, tâcher de s'éloigner de toute ardeur sensible et de toute ferveur de sang et d'imagination propres aux commençants. Pour cela, pratiquer ce que dit saint François de Sales, faisant en sorte que tous nos actes intérieurs soient coulés, filés et distillés par la pointe de l'esprit, de manière qu'à peine nous sentions que nous prions et faisons des actes. Loin d'être pour cela moins fructueux, ces actes, au con-

traire, pénétreront beaucoup mieux et plus suavement notre âme et tout notre intérieur. 5° Quand nous sentons, quoique confusément, qu'il s'opère quelque chose dans l'intérieur, plus l'impression est forte, plus nous devons nous tenir cois et paisibles, et comme dans l'inaction, pour ne rien gâter en nous y mêlant mal à propos. 6° Quand DIEU nous fait sentir certaines consolations, ou de vifs transports, loin de nous y livrer avec une avidité sensuelle, se comporter alors avec la même retenue et la même modestie dont userait une personne mortifiée qui serait conviée à un grand festin. 7° Faire sa principale occupation intérieure pendant la journée de ce qui s'appelle de simples attentes intérieures, silencieuses, pacifiques et toutes résignées; et ne pas croire que ce soit pure oisiveté, perte de temps et une chose inutile; car, comme un pauvre, qui attend toute la journée à la porte d'un riche ou à l'entrée d'une église, n'est nullement oisif, mais très occupé intérieurement de sa misère, de ses besoins et de ses désirs continuels de recevoir l'aumône; de même une âme, dans ces simples attentes devant DIEU, est intérieurement très occupée, mais d'une manière simple, de tous les actes suivants : de foi en la présence de DIEU; d'adoration devant ce grand DIEU, dont elle reconnaît la toute-puissance et la miséricorde infinie; de défiance d'elle-même et de profonde humilité, se croyant incapable de tout; de désirs de recevoir la sainte opération de DIEU; d'espérance, puisqu'on n'attend que ce qu'on espère; d'abandon à la Providence en tout ce qu'elle voudra donner ou opérer. Et si tous ses actes ne sont pas exactement formés, spécifiés et sensibles, ils résident au fond du cœur; DIEU les y

voit au moins en désirs, et dans la préparation du cœur. Or, comme vous savez, nos souhaits et nos désirs, même commencés, sont, à l'égard de DIEU, ce qu'est la voix par rapport aux hommes. Il les entend bien mieux que les hommes n'entendent notre voix; et il n'a même pas besoin que ces désirs soient formés; car, suivant le Psalmiste, il entend même la simple préparation et disposition de nos cœurs, dès le premier instant qu'ils commencent à s'ébranler et à se mouvoir vers lui; et voilà, en passant, ce qui est fort consolant dans l'état présent de votre intérieur.

Mais voici un moyen plus efficace encore que tous les autres : c'est de supporter patiemment les obscurités, les ténèbres, sécheresses, insensibilités, impuissances. Cet état douloureux est le remède spécifique que DIEU emploie pour éteindre l'activité naturelle, en nous réduisant au pur néant. Sans cela nous n'en viendrions jamais à bout : car l'activité désordonnée de nos puissances ne peut rentrer dans l'ordre qu'autant que, par des efforts réitérés, nous les réduisons à ne plus opérer d'elles-mêmes et par elles-mêmes, mais uniquement sous l'influence de l'Esprit de DIEU et par sa grâce. Voyez par là combien nous sommes aveugles et injustes quand nous changeons en sujet d'affliction et de plaintes un des plus grands bienfaits de DIEU, qui ne tend pas seulement à amortir l'activité naturelle, mais à nous faire mourir à nous-mêmes pour ne plus vivre que de la vie surnaturelle de la grâce.

LETTRE IX

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Ardeur excessive des bons désirs.

Ma chère Sœur,

Le désir au sujet duquel vous me consultez est fort bon en lui-même, mais je crains qu'il ne soit trop ardent. Si vous voulez que, sous ombre de bien, il ne vous soit pas nuisible, vous devez faire en sorte qu'il soit toujours pacifique. Vous n'ignorez pas que, dans nos meilleurs désirs, la nature et la passion peuvent se mêler; et alors ils sont violents, inquiets, empressés et turbulents. C'est pour nous préserver de ce danger, et purifier peu à peu nos désirs les plus saints, que DIEU ne nous exauce souvent que bien tard. Car les désirs turbulents de la nature ne méritent pas d'être exaucés; il n'y a que les désirs formés par le Saint-Esprit qui méritent d'être écoutés de DIEU; et ceux-là sont toujours doux, tranquilles et pacifiques. Tant que vous pourrez, tenez-vous ainsi en paix, et même dans une sainte joie, pour recevoir toutes les bonnes impressions. La grâce, vous le savez, s'insinue plus facilement dans les âmes calmes et dilatées, tandis que les cœurs inquiets et troublés sont plus exposés à subir l'influence de l'esprit mauvais.

LETTRE X

A LA MÊME

Empressement dans les bonnes lectures.

Je vous envoie le livre de l'*Espérance chrétienne*, comme je vous l'avais promis. C'est un vrai trésor pour vous; mais, si vous voulez en retirer tout le fruit que j'en attends, il ne faut pas vous jeter avec avidité sur cette lecture, et vous laisser entraîner par la curiosité de savoir ce qui suit. Employez-y le temps marqué par la règle; concentrez toute votre attention sur ce que vous lisez, sans vous occuper du reste. Je vous recommande surtout d'entrer dans les vérités si consolantes et si solides que vous trouverez exposées dans ce livre, plutôt par un certain goût pratique que par des réflexions spéculatives, faisant, de temps en temps, de petites pauses pour laisser à ces douces vérités le temps de s'écouler plus profondément dans votre âme, et pour donner lieu à l'opération du Saint-Esprit qui, durant ces pauses pacifiques et ces attentes silencieuses, grave et imprime dans le cœur ces vérités célestes. Le tout cependant sans gêner votre attrait, sans rien violenter pour empêcher les réflexions, mais en tendant doucement, simplement, à les faire pénétrer dans le cœur, plus encore que dans l'esprit.

Remarquez bien certains chapitres plus importants, et dont vous avez plus besoin, pour les lire ensuite dans un nouveau loisir. En général, je vous recommande instamment de ne pas trop charger votre esprit de lectures ni de pratiques extérieures; il vaut bien mieux lire peu, et vous bien pénétrer de ce que vous lisez. En ce moment surtout, votre âme a besoin d'unité et de

simplicité; et il faut que toutes vos lectures et vos pratiques tendent à un seul but, qui est de former en vous l'esprit de recueillement. DIEU vous fera peu à peu cette grâce, si vous y aspirez avec confiance, doucement, simplement et humblement, sans vous empresser, vous troubler ou vous inquiéter. Demandez souvent à DIEU qu'il vous détache absolument de tout, pour ne plus aimer et goûter que lui seul, en JÉSUS-CHRIST et par JÉSUS-CHRIST, afin qu'il s'empare de votre cœur tout entier, et qu'il le possède pleinement et sans réserve. « Mon DIEU, je m'abandonne à vous, faites que je ne désire que vous! »

LETTRE XI

A LA MÊME

Zèle intempérant et indiscret.

Je vois, ma chère Sœur, qu'un zèle mal entendu vous expose à des dangers d'autant plus redoutables qu'ils se cachent sous des apparences plus spécieuses. Le désir de la perfection du prochain est sans doute fort bon; la peine intérieure que l'on ressent à la vue de ses défauts peut être fort bonne aussi, pourvu qu'elle naisse du pur désir de le voir parfait. Mais, dans tout cela, il peut se mêler beaucoup de secrète complaisance en soi-même, de confiance en ses propres lumières, de sévérité à l'égard du prochain. Un pareil zèle, sachez-le bien, ne saurait venir de DIEU, c'est une illusion du démon, très nuisible aux autres et à vous-même. Mais ce mal peut être assez facilement guéri, pourvu que vous soyez assez sincère et assez docile pour en reconnaître la gravité et pour accepter le remède. Celui que je vais vous

offrir a déjà produit un très heureux résultat dans une âme qui était sujette à la même illusion. Laissez-moi espérer qu'il n'aura pas pour vous une moindre efficacité.

Je vous conseille donc et vous ordonne, au nom sacré de JÉSUS-CHRIST et de sa divine Mère, de ne plus penser à pratiquer la vertu de zèle, tant que cette défense n'aura pas été expressément levée. Je vous décharge devant DIEU absolument, et je prends sur moi la responsabilité de tous les inconvénients qui pourront résulter de cette omission. S'il vous vient des scrupules, et si le démon vous met dans l'esprit un bien à procurer ou un mal à éviter, vous direz à DIEU : « Mon DIEU, la charité est la reine des vertus, je ne dois donc plus pratiquer celle du zèle que lorsque vous m'aurez mise en état de le faire sans altérer la charité que je dois aux autres et à moi-même. Quand on me verra assez forte ou plutôt assez humble, pour exercer le zèle avec la paix profonde de mon âme, avec toute la douceur, la compassion, la condescendance pour le prochain; avec support, avec bonté, avec une charité qui ne s'aigrisse de rien, qui ne se scandalise de rien que de ses propres défauts; avec toute la patience et la longanimité qui fait qu'on souffre aussi tranquillement et aussi longtemps les défauts des autres que vous les souffrez, ô mon DIEU; et qu'on n'est ni troublé, ni inquiet, ni étonné de l'incorrigibilité des autres, alors on lèvera la défense qui m'a été faite, et je pourrai songer à vous glorifier dans les autres. Mais jusque-là, ô mon DIEU, c'est en moi-même, et dans la correction de mes nombreux défauts, que je dois trouver l'exercice de mon zèle. »

En effet, ma très chère Sœur, quand l'humilité aura

profondément creusé en vous le fondement indispensable de toutes les vertus, je serai le premier à vous presser de reprendre l'exercice du zèle; jusqu'alors ne pensez qu'à vous-même, et ne vous occupez que de vous-même. Sachez que DIEU, pour en punir d'autres, et pour les corriger de ce zèle indiscret, turbulent et amer, a souvent permis qu'elles soient tombées dans de plus grandes fautes que celles qui les avaient scandalisées dans les autres.

En second lieu, je vous ordonne de ne jamais parler de DIEU ni d'aucune bonne chose que dans un esprit d'humilité et de douceur, d'une manière aimable et gracieuse, avec modération et encouragement, mais jamais avec aigreur et sévérité, de manière à froisser et à rebuter ceux qui vous entendent; car, quoique vous ne disiez que ce qui est dans l'Évangile et dans les meilleurs livres, je conçois que dans les dispositions où vous êtes, vous pouvez le dire très mal et de manière à ne faire que du mal. Est-ce que Satan ne s'est pas servi pour tenter Notre-Seigneur des paroles de la sainte Écriture? La vérité est dans le juste rapport des choses. On l'altère dès qu'on la pousse à l'extrême, ou qu'on l'applique mal à propos. Votre humeur chagrine est comme un verre noirci, qui, si vous ne vous en défiez pas, vous empêchera de voir les choses, et de les présenter aux autres avec leurs couleurs véritables. Tenez-vous constamment en garde contre cette funeste influence; nourrissez votre esprit des pensées et des sentiments contraires à ceux que vous inspire cette humeur; entretenez-vous vous-même et aimez à entretenir les autres des bontés infinies de DIEU et de la confiance qu'on doit avoir en lui; attachez-vous à leur offrir, dans

toute votre conduite, l'exemple d'une vertu nullement contrainte et qui ne gêne point les autres; et gardez-vous bien surtout de donner jamais aux autres des décisions sévères. Si vous n'avez rien de doux à dire, gardez le silence et renvoyez à d'autres le soin de décider. Plus facilement que vous, elles pourront éviter un trop grand relâchement, et garder l'exactitude, sans aller jusqu'à la sévérité. Si l'exactitude est louable, la sévérité est toujours blâmable; elle ne fait que révolter les esprits au lieu de les convaincre, et aigrir les cœurs au lieu de les gagner. Autant la vraie douceur selon DIEU a de pouvoir pour éloigner du mal et porter au bien, autant une rigueur excessive est puissante pour rendre le bien difficile et le mal incurable; la première édifie et la seconde démolit.

LETTRE XII

Répuance à prendre les soulagements ordonnés.

Gardez-vous bien de vous écarter jamais de l'obéissance, sous prétexte de vous mortifier, et n'oubliez jamais la parole de l'Esprit-Saint : « Je veux l'obéissance et non les sacrifices. » N'hésitez donc pas à prendre, sans scrupule, les petits soulagements que les médecins, les Supérieures et les infirmières vous prescrivent; ou plutôt faites-vous grand scrupule de les refuser. Par là vous pratiquerez une abnégation plus méritoire que la mortification corporelle, celle qui consiste dans le renoncement à vos idées, à votre jugement, à votre propre volonté.

L'ignorance ou l'oubli de cette vérité fait commettre bien des fautes à certaines personnes dévotes, fort atta-

chées à leurs idées, fort opiniâtres dans leurs prétendus renoncements, fort immortifiées dans leurs mortifications. Comment peuvent-elles se faire illusion jusqu'à ne pas comprendre que l'amour-propre gâte et corrompt les pratiques les plus saintes! Oh! qui saurait une fois renoncer, pour l'amour de DIEU, à toutes ses volontés, à ses jugements et à ses propres idées, quels progrès ne ferait-il pas dans les voies de la vraie et solide perfection!

Ne faites désormais d'autre usage de votre esprit et de votre raison que pour savoir ce qui vous est ordonné et pour l'exécuter promptement, gaiement, avec une totale confiance en DIEU et un entier abandon à sa miséricorde. Cette confiance vous deviendra facile, dès que vous n'aurez plus d'autre ambition que de faire sa très sainte volonté. Et qu'y a-t-il, en effet, de plus aimable? Cette divine volonté ne sanctifie-t-elle pas tout ce qu'elle nous prescrit? Observons-la donc, en tout, dans ce qui nous est agréable et dans ce qui nous coûte le plus, dans les soulagements et dans les privations, dans le travail et dans le repos, dans les prières mentales et vocales, les offices, les messes, les confessions, les communions, en tout. L'obéissance aveugle n'excepte rien, c'est un généreux sacrifice de son esprit propre, de ses idées, de son jugement, de ses inclinations, de ses répugnances, aversions, humeurs, en un mot de toutes ses volontés. De là vient que ce sacrifice est plus agréable à DIEU que tout ce qu'on saurait jamais faire, et que, sans ce sacrifice, tout le reste est de peu de valeur et ne peut être que préjudiciable. Aussi le Saint-Esprit nous assure, dans l'Écriture, que *l'homme obéissant racontera des victoires.*